

Préparation Auvillar

Auvillar

Un ancien oppidum romain figurait en ces lieux car des monnaies romaines en bronze et argent à l'effigie de César, ainsi que des statuettes de vénus de bronze furent retrouvées.

L'histoire d'Auvillar est liée à la Garonne, en effet le port serait issu d'un ancien péage qui existait au XIII^{ème} et permettait aux vicomtes locaux de taxer les marchandises étrangères transitant par le village.

Il y avait de nombreuses familles de marinières sur les rives du fleuve. Les vicomtes y établirent un château sur les hauteurs, ceinturé de remparts. Le port fut habité avant la construction de la ville haute, et sa chapelle est d'époque carolingienne. Démolie elle fut reconstruite par le pape français Clément V.



La ville s'enorgueillit du vieux bourg situé sur un promontoire, face à la vallée de la Garonne et de ses rues étroites et pavées, ainsi que de quelques demeures à encorbellement et de sa haute tour de l'horloge.

Au centre d'une place à cornières (angles de la place où se rejoignent les arcades couvertes), aux maisons à arcades du 17 et 18^{ème} siècle se dresse une halle cylindrique dont le double toit en auvent repose sur de belles colonnes. Son bâtiment central, aux arcatures en plein cintre abrite d'anciennes mesures à grains.

Le chemin du Peyrat, qui joint le port au village du haut, représente la voie antique menant à St Jacques de Compostelle par la « via podiensis » au départ du Puy en Velay.

Le village fut appelé Altvillare au moyen-âge après des évolutions au fil des ans : Altvillaris (Auvillar en occitan), Haultvillar, Altavi-illar. Le nom d'Altavilla apparut au 15^{ème} siècle, donné par Aimeric de Peyrac (abbé de Moissac de 1377 à 1406).

La place forte devint vigie de la Gascogne contre l'envahisseur anglais.

Histoire

L'histoire est ancienne car la cité était importante au 11^{ème}, chef-lieu d'une vicomté distincte de celle de Lomagne. Son nom se retrouve dans des documentations de l'époque avec Altvillaris puis castrum Altvillaris.

La première mention d'une sauveté en pays toulousain apparaît en 1015 dans une donation faite à l'abbaye de Mas-Grenier (abbaye bénédictine fondée vers l'an 940 en Tarn et Garonne). Une sauveté était une nouvelle forme d'habitat regroupé autour d'une église, d'un monastère ou d'une abbaye. Il s'agissait d'une protection morale et physique donnée par des moines bénédictins où le clergé, dans le contexte de « la paix de dieu » chargée d'éloigner les brigands par la crainte de l'excommunication.

L'apparition des Sauvetés débuta en 989 en Aquitaine, mais son développement ne commencera que vers le milieu du 11^{ème}, avec de petits villages d'hôtes placés sous la protection de l'église, symbolisée par la plantation de croix délimitant le territoire.

Il y eut trois fondations en Lomagne : Saint Sardos en 1122, La Salvetat d'Auvillar avant 1135 et celle de St Nicolas en 1135.

Pourtant le lieu n'était pas isolé car une puissante tour implantée par le vicomte de Lomagne faisait d'Auvillar une place forte, et permit aux pêcheurs et aux commerçants de s'établir au bas de la falaise.

La ville prit de l'ampleur et la Salvetat devint un simple faubourg du même nom.

Auvillar s'ouvrait par trois portes, celle dite de Saint Pierre donnant accès devant l'église et dont il ne reste aucun vestige, la porte de la fontaine à l'emplacement actuel de la tour de l'horloge, et celle du faubourg de la Salvetat.

Au moyen-âge la ville était entourée de murailles avec des tours et bastions. La tour la plus élevée fut abattue en 1794 et le dernier bastion en 1839.

Les Vicomtes

Jusqu'en 1279, l'histoire des vicomtes de Lomagne et Auvillar est assez obscure

Arnaud Odon serait le premier connu par une lettre du pape en 1030 demandant au comte de Fézensac de restituer les églises de Lauriol et Flamarens à la dépendance de Moissac, après leur saisie par le vicomte d'Auvillar.

Le successeur sera un Vésian ou Vivien qui attaquera et incendiera la ville et l'abbaye de Moissac. Ensuite Saxet accordera une coutume à Auvillar vers 1120. L'énoncé de celles-ci se trouve dans les archives conservées par l'abbaye de Moissac. Elles font apparaître que le vicomte prit le droit de prélever des taxes sur les biens entrant dans la ville et de mettre un péage sur la Garonne.

Odon, surnommé Bernard, prêtera serment de fidélité à Géraud l'Abbé de Moissac, entre 1147 et 1151. Il sera présent et témoin de l'accord de paix entre le comte de Toulouse et le vicomte de Béziers en 1171, son décès se situant trois ans plus tard.

Vésian sera désigné dans un acte d'une donation à l'abbaye de Moissac. En 1204 il augmentera les péages et rançonnera les bateaux gênant la circulation sur la Garonne.

Aussi les Consuls de Toulouse créèrent cette même année une armée consulaire et assiégèrent Auvillar. Le 14 juin un traité sera signé où il fut décidé que les habitants de Toulouse ne paieraient que les anciens droits de passage, le « leude. »

En 1217, il se ralliera à Simon de Montfort contre Raymond VI pendant la croisade des Albigeois. Son fils Odon sera cité dans un acte de donation en 1217.

Arnaud Othon, fils d'Odon, aura de bonnes relations avec Raymond VII. Il cédera le 25 mars 1246 les droits de sa première femme sur le comté de Fézensac au comte de Toulouse qui le protégera contre les prétentions du comte d'Armagnac.

Mais il se ralliera à Simon V de Montfort gouverneur de la Gascogne pour le roi d'Angleterre.

Aussi le 11 juin 1249 le comte de Toulouse le sommera à Agen de lui céder Auvillar et les domaines qu'il tenait de lui en fief.

Raymond VII fera condamner le vicomte, ses biens étant saisis au nom du comte. A la mort du comte de Toulouse, Othon ira s'excuser auprès de Jeanne, l'héritière, et il retrouvera sa vicomté.

Son fils Vésian, mourra sans descendance et ce sera sa sœur Philippa de Lomagne qui lui succédera. Elle sera mariée encore mineure avec Hélié VII Talleyrand de Périgord. Tuteur de sa bru, le comte de Périgord confirmera les coutumes d'Auvillar le 12 mars 1279.

Les Comtes de Périgord conserveront les vicomtés de Lomagne et Auvillar jusqu'en 1301. Par suite du décès de sa fille obtenue avec Philippa, Hélié VII échangera les vicomtés avec le roi Philippe le Bel, contre d'autres terres.

En 1302 la vicomté était possédée par un fils de Philippe le Bel, Philippe V. Mais celui-ci en décembre 1305 donnera la vicomté à Arnaud Garcie de Goth, frère du futur pape Clément V. Le fils, Bertrand de Goth, se mariera avec l'héritière de Bertrand II de Lautrec, tandis que sa fille Régine se mariera en 1324 avec Jean 1^{er} d'Armagnac. La vicomté deviendra alors liée à la famille d'Armagnac.

Parmi les Comtes d'Armagnac, il y eut Jean II en 1373, puis Jean III en 1383 suivis de Bernard VII en 1391 et puis Jean IV en 1418.

Jean V verra ses biens retirés par Louis XI en 1444 avant qu'elles soient restituées l'année suivante. Mais en 1472 il sera assiégé à Lectoure sur ordre du roi et mit en prison avec son frère Charles 1^{er} d'Armagnac puis tué en 1473. Ses possessions seront réunies au domaine royal mais seront restituées à son frère Charles d'Armagnac en 1483 par le nouveau roi Charles VIII. Ce Charles 1^{er} instituera le Duc d'Alençon comme son héritier universel dont il résultera un procès.

En 1515 François 1^{er} transmettra les droits à Charles IV duc d'Alençon et sa femme Marguerite d'Orléans.

Mais après la mort sans enfants du duc la veuve héritera des possessions de son mari et épousera Henri d'Albret II roi de Navarre en 1527.

Ils auront une fille Jeanne qui se mariera avec Antoine de Bourbon et sera la mère d'Henri IV. Les protestants conserveront la ville d'Auvillar jusqu'en juin 1571 où l'armée royale reprit la ville. Le château d'Auvillar sera détruit en 1572 par les habitants en représailles.

Une fois roi, Henri IV réunira les domaines de la maison d'Armagnac à la couronne.

Clément V

Bertrand de Got naquit vers 1264 près de Villandraut, en Guyenne. Il deviendra évêque du Comminges puis archevêque de Bordeaux.

La mort du pape Benoît XI en juillet 1304 fit ouvrir le conclave de Pérouse. Les discussions durèrent jusqu'en juin où le 5 ils désignèrent l'archevêque de Bordeaux. Celui-ci sera élu pape et couronné à Lyon le 24 juillet 1305 sous le nom de Clément V.

Il fut un pape manquant parfois d'audace et d'esprit de décision, peut-être à cause d'une santé déclinante. Il dut traiter les problèmes des Templiers. Ce sera le pape du procès des templiers qui promulguera la bulle « vox in excelsis » supprimant l'ordre du temple et attribuera tous les biens des templiers aux Chevaliers de Rhodes.

Mais un mois plus tard, par une autre bulle, il transmit les biens à l'ordre de l'hôpital Saint Jean de Jérusalem (Les Hospitaliers).

Malade il décèda à Roquemaure le 20 avril 1314.

L'ordre des Templiers était défini comme « au service de Dieu, ne dépendant que du seul pape ». Cela conduira à la perte de l'ordre car le roi Philippe le Bel ne supportait plus les interférences d'un souverain pontife qui souhaitait étendre son autorité sur toute l'Europe à l'instar de ces derniers prédécesseurs.

En s'attaquant à l'ordre qu'il était à même de frapper selon son bon vouloir, il s'affirmait comme le suzerain en son royaume.

L'éradication fut d'une efficacité redoutable mais le roi n'obtiendra pas la victoire totale car il ne parviendra pas à le faire condamner par le pape Clément V. Celui-ci saura éviter la reconnaissance de l'hérésie pour l'ordre du temple.

Cette nouvelle façon de comprendre est due à la relecture du parchemin en latin de 22 mètres de long consignant les détails des « aveux » obtenus sous la torture de 138 templiers dont le maître de l'ordre Jacques de Molay.

Déposé aux archives Nationales ce rouleau a été rénové et permis une autre lecture depuis la traduction de Jules Michelet en 1851 qui faisait s'interroger sur la culpabilité des templiers.

Ce parchemin de 22 mètres possède des feuillets en peau de chèvres cousus les uns aux autres et sont marqués à chaque ligature de quatre signatures de notaires garantissant qu'aucune modification ultérieure a été effectuée.

Auvillar le 11 février 24

Sous un agressif vent frisquet la lumière nous accompagne dès le départ. Un timide soleil éclaire des champs hersés où de petites mares reflètent les pâles rayons.

La végétation décharnée impose sa barrière brune d'où émergent quelques troncs blanchâtres. Seuls les résineux arborent leur canopée d'un vert intense.

Les peupliers, victimes de cette défeuillaison hivernale, élèvent leurs branches en une imploration vers le ciel. L'horizon se couvre de voiles grisâtres qui disputent la clarté d'un ciel bleuté.

Les conversations vont bon train façonnant un bruit de fond dont les seules ondulations sont produites par les aigus qui percent les tons graves et modulateurs.

Des gouttes de pluie, éparées, se figent sur le pare-brise, présageant d'une journée peut être humide.



Le trajet s'avère rapide et nous prenons pied sur le parking au bord de la Garonne, vaste espace dégagé de l'ancien port sur ce fleuve. A gauche le haut pont à haubans franchit l'onde facilitant le passage du chemin de Compostelle.

Sous un soleil emprunté, et balayés par l'haleine d'un vent trop rafraichissant, nous préparons le départ.

Il convient de rejoindre la route départementale qu'il faut traverser avec toute la sécurité nécessaire pour les cinquante-cinq marcheurs. Puis s'engager dans une sente au sol spongieux sous son revêtement herbageux, vert et tondu

d'où émerge des pâquerettes aux pétales refermées affirmant la venue précoce du printemps.

Nous contournons les terrains de sport en contre bas à droite, bel espace de verdure entretenue et agréable à l'œil.

Il faut retraverser la route pour prendre le chemin montant à destination de Labraque. L'attente sécuritaire sur l'accotement permet de porter le regard sur les deux tours de refroidissement de l'usine de Golfech qui crachent ses fumées, plus ou moins sombres, à jet continu.

La petite voie goudronnée devient sinueuse et montante, laissant à gauche un contre bas dévalant jusqu'au ruisseau, pour s'élever progressivement au long du fossé de droite particulièrement moussu dans les espaces abrités du soleil.

Dans le fond à gauche, des troncs d'arbres alternent les couleurs du blanc réfléchissant des lichens au vert tendre des mousses.





Les fils téléphoniques semblent subir un abandon de tout entretien et glissent dans les fossés, faiblement retenus par quelques poteaux instables. Un état des lieux, une constatation de l'absence de continuité d'une France dite moderne, délaissant tout. Un scandale permanent dont même les effets parfois mortels n'engendrent plus aucune amélioration. Vive le nombrilisme et l'indifférence !

La grimpette constante apporte un bol d'air, glaçant sous le vent, dans cette avancée tout au

long des larges lacets. A mis coteaux nous retrouvons des champs chlorophylliens d'où se dressent les résidus des bouts de tiges racinaires des tournesols coupés. Une mise en repos de la nature avant une nouvelle sollicitation de production.

Enfin, après avoir dépassé sur la gauche la vaste ferme, ayant donné son nom à la voie, nous arrivons au sommet où deux coqs à la crête dressée, au plumage coloré et magnifique, produisent un son de gorge à notre approche, comme une envie de chanter.

Une pause s'effectue devant une représentation du roi soleil couronnant une fontaine.

Sur la droite la vue s'étend sur les coteaux vers Valence d'Agen, ville ensevelie sous les nuées sombres des nuages.

Alors commence la route des crêtes sur ce plateau balayé par un souffle de bonne intensité avec tout là-bas au loin, à la limite de l'horizon, la maquette esseulée d'un moulin.

De faibles descentes succèdent à de petites montées d'où l'on perçoit mieux cet environnement immense et vide. A droite une grande friche abandonnée subit la colonisation de genêts envahissants qui présentent leur verdure mais aussi un semblant d'apparence jaunissante.

Au loin les deux tours de Golfech évacuent maintenant une fumée « papale ».

La marche est facile et relaxante sur l'asphalte de cette route sinueuse, bienfaitrice car la longue montée a bien entamé nos forces.



A gauche le vaste espace de terre retournée, dénué de toute haie ou d'arbres, est gorgé d'eau des jours précédents et des flaques scintillent sous les rayons lumineux.

Nous quittons la voie pour prendre un chemin herbu particulièrement humide mais dont la densité végétale évite toute boue. Il faut cependant avancer sur les bords pour éviter les traces creusées par les véhicules agricoles et générant des retenues humides.



Cette marche, sur ces plantes non ligneuses, plie et écrase les tiges provoquant un bruit de succion alors que nous arrivons près d'un manège à chevaux dont l'espace est parsemé de petites nappes humides. Le chemin se couvre de ces petites étendues d'eau dormante et il faut naviguer entre elles pour éviter de tremper les chaussures. Nous rejoignons la petite route qui, après une courte montée du mamelon, nous conduit au pied du moulin d'où l'on découvre toute la vallée. Le moulin apparaît

comme rénové et son triptyque d'ailes est accroché par une chaîne, car même vidé de sa voilure son armature de bois pourrait subir des préjudices lors de tempêtes. Le terrain, au pied de cet appareil de meunerie, apparaît comme très vivant avec une foule de taupinières récentes dont les instigatrices ont creusé de longs tunnels et érigé ces monticules de terre, aubaine pour les jardinières de fleurs.

Nous reprenons le cheminement, sur cette impasse des Gâches pour redescendre vers la départementale retournant vers Auvillar. Une longue descente qui génère un besoin d'amortissement échauffant cuisses et genoux. Heureusement le revêtement facilite les pas et l'absence de circulation permet une occupation plus large de la voie.



Puis il faut prendre se mettre en file indienne sur la droite de la route avec passage, puis continuer la descente jusqu'au panneau annonçant l'entrée de la ville.

Alors le trajet bifurque dans une allée qui, après les dernières maisons, devient un sentier couvert de végétation naissante et nous proposant l'espérance avec ces pâquerettes étalées.

C'est une descente en forte pente, où le bruit chantant de l'eau cascasant sur la gauche emplit l'esprit de sérénité.



Attention cependant au risque de glisse et surtout à ces racines traîtresses qui émergent, délavées par les intempéries.

Méfiance devant ces perfides lianes de ronces qui adorent s'agripper à tout élément passant à proximité de leurs longues tentacules piquantes.

Le sol est protégé d'un revêtement de feuilles en décomposition et il faut passer sous l'arche naturelle installée par la chute d'un arbre couché en travers du sentier.

Il faut baisser la tête et le sac à dos pour franchir l'obstacle.



Un lent et long passage boueux freine la progression avant que nous puissions rejoindre à nouveau la route. Du pont, enjambant le ruisseau Prolond, le lit de l'écoulement est masqué par un amoncellement broussailleux. Pourtant l'on perçoit le ruissellement rapide d'une eau boueuse et chantante.

Après un regroupement et quelques dizaines de mètres en colonne sur la voie passante nous obliquons sur la gauche, où le fort grondement de l'autoroute proche agresse notre centre auditif.

La première partie de montée nous conduit près des arches de soutènement du viaduc supportant la voie rapide. Bien sur ce lieu isolé est rempli d'un monticule de pneus, comme les français si susceptibles de l'ordre « pour les autres » savent se départir en mains lieux.

Une occasion pour exprimer la réprobation et surtout l'inefficacité des solutions proposées, ainsi de toutes ces déchetteries qui rejettent ou taxent certains objets, sans réfléchir au résultat obtenu de décharges sauvages pour pallier l'interdiction.

La pente s'accroît tandis que le parcours suit parallèlement l'autoroute à droite.

À gauche en contrebas les friches de graminées s'étendent jusqu'à l'orée de bosquets composés d'arbres et arbustes décorés de lichens exposant leurs traces blanches sous le ciel bleu où des volutes grisâtres se dispersent.

Nous rejoignons le sommet pour se retrouver au niveau de la voie autoroutière, séparée par une double rangée de hauts grillages. Une petite descente fait rejoindre une autre voie avec une montée continue qui finit d'étirer le groupe.

Il faut attendre l'arrivée des serres files pour recommencer la progression.



Nous changeons de voie pour prendre à gauche le chemin toujours grimpant de Montalivet, tout en conservant ce bruit de fond des voitures lancées à vive allure.

Un regroupement est proposé devant l'entrée d'une propriété plantée de massifs de Yuccas en état hivernal.



Après une dernière prise de boisson s'offre la longue plongée vers la Garonne sur un sol propre, où l'amortissement est facilité par la maîtrise de la dépose des pieds.

Mais la pente finit par produire quelques picotements aux cuisses. Le virage en bas découvre au loin le passage de voitures sur la route en fond de talweg.



Les champs nous entourant offrent un mélange de friches à droite et de champs reverdis sur la gauche, à perte de vue.

Le raccourci devient bourbeux mais de grosses touffes d'herbacées facilitent la progression. Il faut franchir la voie entre deux passages de véhicules pour prendre un sentier qui s'avère très vite embourbé et glissant. C'est un long périple dans cette pente où il faut faire preuve de sagesse par une progression à pas fermes,

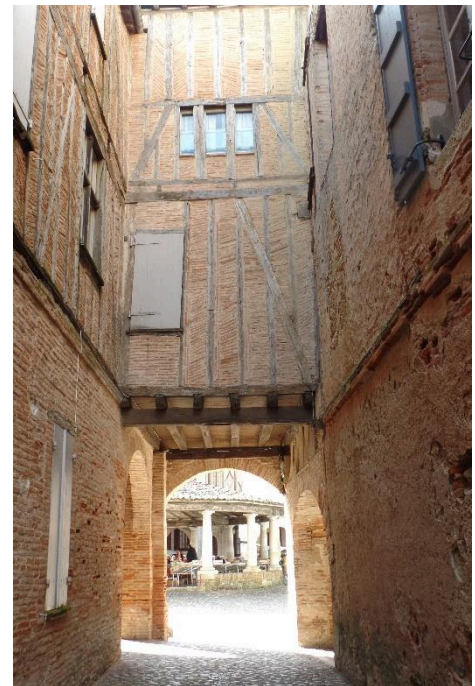
pointe déposée en premier pour assurer la stabilité, si possible sur une masse de futures graminées pour éviter la glissade. Les bords plus végétalisés et souvent garnis de branches cassées qui s'entrecroisant permettent une certaine stabilité. Mais il est nécessaire d'avoir des gestes lents pour éviter de provoquer le glissement.

Malheureusement les semelles matelassées de boue jaunâtre forment des patins dont il faut éviter la dépose sur la terre humide et à nue. Une avancée précautionneuse où les bâtons deviennent un recours dans cette descente qui paraît trop longue, comme interminable et occasionne l'intervention de bras secourables.

Enfin le fond est atteint malgré quelques applications de fessiers dans la boue, particulièrement colorante pour les pantalons. Le marécage du bas peut-être contourné grâce aux bouquets de vivaces dont les racines baignent dans cet état liquide.

La remontée s'effectue sur un sol stable et plus sec, le fossé bien entretenu et profond assurant l'écoulement. Quelques centaines de mètres nous permettant d'atteindre une route, courbés par l'effort de cette rude montée. Au sommet les souliers sont frappés au sol pour faire perdre un peu de cette colle agglomérée, et le bruit de martèlement réveille nos sens, pour un moindre effet.

Après la traversée, la forte pente de la rue pavée avec des galets de la Garonne rend le souffle plus bruyant, avant d'apercevoir une partie de la tour de l'église. Le haut du village atteint, nous nous dirigeons vers la halle où le marché hebdomadaire se termine, les exposants quittant le lieu.



Ce marché couvert est entouré de parties de muret qui s'avèrent être de bons sièges, surtout sur la partie ensoleillée. D'autres s'installent dans la partie centrale surélevée où il est aussi possible de s'asseoir sur la pierre, bien emmitouflés pour résister assis, à la froideur de la bise.

Il est temps de redonner un peu de force au corps car la matinée a été bien remplie.



Dans cet espace réduit, le groupe se retrouve plus concentré et cela facilite les échanges en toute convivialité.

Dans cette cité, lieu de passage et d'hébergement des pèlerins depuis des siècles, il est bon de présenter quelques mots sur ce chemin de Compostelle.

Au VIIIème siècle les Musulmans dominaient l'Espagne, seule une partie nord restant aux mains des chrétiens. Aussi l'église exhorta les chevaliers occidentaux à venir libérer le pays, mais il était difficile de leur inculquer une

motivation.

C'est alors en 813 qu'un ermite nommé Pelage ou Pelagos, vivant dans les bois de Galice, eut une révélation pendant son sommeil concernant l'emplacement d'un tombeau. Puis guidé par une étoile dans le ciel, ou une pluie d'étoiles comme disent certains, il découvrit un tumulus sépulcral. Rapidement il prévint l'évêque Théodomir d'Ira Flavia, aujourd'hui Padron (en Galice). Celui-ci fit creuser le tumulus et découvrit la tombe de trois personnes décapitées, qu'il identifiera des siècles après leur mort, comme l'apôtre Jacques et deux de ses compagnons : Anastase et Théodore. L'église locale déclarera aussitôt qu'il s'agissait bien de Jacques, frère de Jean l'Évangéliste, et premier apôtre martyr.



D'après la « tradition » catholique l'apôtre aurait quitté le proche orient pour aller prêcher jusqu'à la péninsule Ibérique. De retour en Palestine il aurait été décapité sur ordre du roi Hérode Agrippa en l'an 42. Sa dépouille aurait alors été recueillie par ses compagnons et disposée dans un esquif. Celui-ci, guidé par un ange, aurait franchi le détroit de Gibraltar avant de s'échouer sur la côte de Galice. Enterré par des disciples, le tombeau aurait été perdu au cours des siècles suivants.



Le roi Alphonse II des Asturies fera rapidement construire une église pour recevoir la dépouille afin d'y encourager le pèlerinage. Quel miracle de trouver un ancien compagnon du Christ pour inciter à combattre les infidèles ! Et cela intervenait alors que débutait la Reconquista, quel hasard !

Saint Jacques deviendra le « tueur des Maures » et le mot Matamore restera dans le vocabulaire, avec un sens de faux brave.

Le « champ de l'étoile » ou « campus stellae » devint Compostelle.



Ce sera au 12ème siècle que le pèlerinage atteindra son apogée.

Les « jacquets », ces fidèles armés de leur bourdon, ce long bâton de pèlerin, et de leur besace de cuir, sac s'ouvrant en son milieu, vinrent après un long périple rechercher la rémission de leurs péchés. A leur retour ils arboraient leur coquille, symbole de l'apôtre et ramassée sur une plage de Galice, ou plus simplement achetée devant le parvis de la cathédrale à l'un des marchands agréés, l'industrie du souvenir religieux prenait son

essor. La forme de la coquille ressemble à une main ouverte caractérisant l'esprit de charité et de générosité.

La route suivie par les pèlerins était longue et fatigante. C'est pourquoi un moine poitevin, dit Aymeri Picaud, rédigea au XIIème le « Codex Calixtinus », l'ouvrage le plus ancien évoquant le pèlerinage de St Jacques. Daté de 1150 il sera peu connu avant son édition en latin en 1882, puis Jeanne Vielliard le traduira en 1938 et le nommera guide *du pèlerin à St Jacques*.

Ce livre décrivait les quatre routes principales qui conduisent à l'Espagne depuis la France. Celle partant de Paris via Tours, celle de Vézelay en bourgogne, celle du Puy en Velay et enfin celle de Nîmes. L'auteur indiquait les sanctuaires où l'arrêt permettait la prière et la vénération de reliques, mais aussi les fontaines



permettant de boire et les couvents offrant les nuitées. Il s'agissait d'un premier guide touristique.

Cet écrivain s'avérera critique sur certaines régions, ainsi de la traversée des landes de Gascogne où il déclare « au milieu d'un désert et dans l'épuisant harcèlement des nuées de taons », mais aussi de son appréciation du pays basque qui essuiera ses foudres « barbare... plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché et pervers... » Combien d'étoiles auraient été attribuées à ces régions si l'auteur sévissait aujourd'hui ?

Ce Chemin est marqué par des anecdotes, voici celle du coq et de la poule.



Au XIIème un jeune homme, accompagnant ses parents au tombeau de St Jacques, un certain Hugonel, était entièrement envouté par son pèlerinage.

Il ignore complètement la fille de l'auberge de Santo Domingo de la Calzada qui aurait aimé un peu d'attention.

Vexée, celle-ci glissa de la vaisselle d'argent dans son sac pendant qu'il dormait puis l'accusa de vol.

Le pauvre fut aussitôt arrêté et pendu.



Au retour de St Jacques ses parents firent une halte devant la potence et ...leur fils se mit à parler. Ils se précipitèrent chez le juge qui était en train de déguster un coq et une poule rôtis. Celui-ci s'exclama « Si votre fils est vivant, cette poule et ce coq se mettront à chanter dans mon assiette. » Mais aussitôt cela eut lieu et Hugonnel fut dépendu tandis que la servante le remplaça sur le gibet.

En souvenir de cette légende du pendu, l'église de Santo Domingo de la Cazalda devint la cité où la poule a chanté après avoir été rôtie.

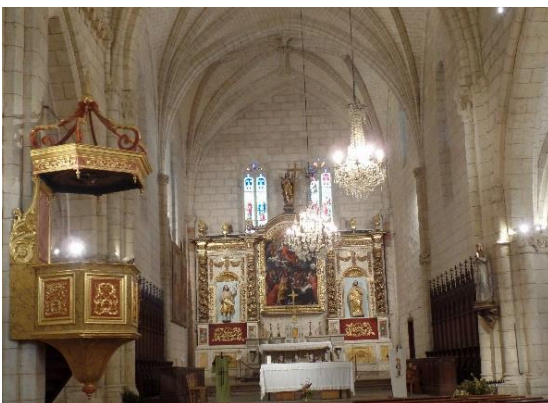
Aussi un coq et une poule vivants, de couleur blanche, sont conservés dans la cathédrale, dans le bras droit du transept, tout au long de l'année. Ces volatiles proviennent de dons de dévots du saint et sont changés tous les mois.

Après cette collation il faut prendre le chemin antique du Peyrat, tronçon de la « via Podiensis » qui demeure le trait d'union le plus court entre le bourg et le port. Un raccourci constitué d'une ultra déclinaison pour atteindre le bord de Garonne et aller changer les chaussures dans le bus. Au bord de la place devant la maison des chasseurs, à côté des WC, un sanglier est étalé sur le trottoir attestant d'une chasse réussie.

Pour la visite de la ville, dont le lieu de rencontre avec les guides se situe à la tour de l'horloge, la majorité choisit la remontée en bus, les autres randonneurs choisissant de remonter à pied comme les pèlerins car aujourd'hui il n'y a pas de seconde partie pour les randonneurs, mais une visite organisée et commentée de la cité haute



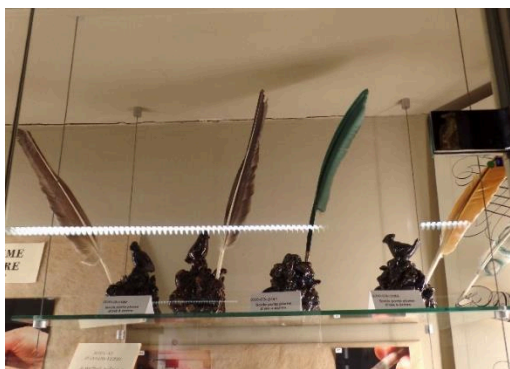
Depuis cette porte la visite s'effectue en deux groupes et débute par la place triangulaire, collée à la configuration de la colline, et bordée par de larges couverts pour la plupart datés des 17 et 18^{ème} siècle, en briques et pierres. La plupart ayant remplacé des constructions plus anciennes à base de bois, détruits ou en décrépitude. La halle ronde aux colonnes toscanes fut élevée en 1823 sur l'emplacement d'une plus ancienne. L'originalité de sa conception architecturale fut de l'intégrer comme un cercle dans le triangle de la place.



Sa restauration a permis de placer d'anciennes mesures de grains, taillées dans la pierre, et d'afficher différentes variétés de légumineuse, céréales ou mélanges qui faisaient l'objet des marchés.

Les poutres bien visibles, droites ou taillées en arc de cercle, ont été confectionnées en « carolin » ce bois dur et résistant.

Le peuplier « carolin » est un clone male des peupliers deltoïde et noir, importé au XVIIIème de Caroline du Sud aux Etats Unis.



Sa croissance pouvant atteindre un accroissement annuel de 10 cm/an de circonférence pour un rendement de 18 à 22 m³ par ha et an.

Il offrait des troncs droits et très gros, favorables à la confection de poutres de charpente, de plus produit local. En vallée de Garonne il supplantera le peuplier d'Italie dans la seconde moitié du XIX^{ème}.

La guide nous suggère que le chiffre trois semble coller à cette cité. En effet elle est composée de trois parties,

celle castral où se trouvait le château d'Arnaud Odon, l'ancienne sauveté près de l'église et le port au bord de la Garonne. Elle possédait également trois portes.

La tour de l'horloge est une porte monumentale du XVII^{ème} à l'emplacement d'une des trois portes anciennes permettant l'accès au bourg fortifié. Celle donnant l'accès au chemin antique du Peyrat n'est présente que par quelques traces tandis que la troisième donnant accès à l'église a disparue. Enfin la cité dispose de trois monuments répertoriés la tour de l'horloge, l'église et sa halle entourée de ses maisons à colombages.

Les rues empierrées de galets ne facilitent pas toujours la marche mais permettent de découvrir des maisons à colombage et encorbellement. L'une de ces ruelles, bien pentue, dont l'empierrement remonte au 13^{ème}, est particulièrement bombée, laissant les bas-côtés servir de rigoles d'écoulement pour l'évacuation de l'eau et...des détritius.

Souvenons-nous du « haut du pavé. »

Le musée se trouve concentré dans un espace réduit et montre pourtant la richesse apportée par la navigation sur la rivière, devenue inutile avec le chemin de fer. Il y a également une quantité répertoriée de faïences exposées rappelant une époque où la ville était innovante comme ce rappel de la fabrication des plumes à écrire.



Aucune trace du château n'existe plus, mais le vaste belvédère qu'il occupait offre un point de vue sur la Garonne jusqu'aux tours fumeuses de Golfech et au loin sur les coteaux du Quercy. En bas sur les berges sont plantées des peupleraies qui permettent un bon rendement rapide avec leurs pieds dans l'eau. La populiculture étant encore une source de revenue appréciable.

Enfin nous découvrons l'église avec sa tour de l'horloge à demi démolie et restaurée avec imagination par Viollet de Duc. Les étapes des agrandissements demeurent visibles depuis le cimetière accolé.

A l'intérieur tout a été restauré en tentant de conserver l'aspect originel, cependant le « carrelage » du plafond manque de vérité historique. La nef est haute et accompagnée de deux vaisseaux parallèles aussi larges, faisant de l'édifice un des plus vaste du département. Elle possède entre autres un exceptionnel retable baroque magnifiquement restauré.

Une belle réalisation qui, tout de même, a su replacer la conservation des sites au premier plan.



Après toutes ces belles images peuplant l'esprit, la compréhension de la présence de ces figurines de pèlerins décorant les rues grâce à l'imagination créatrice d'une artiste, il faut reprendre le bus pour permettre une arrivée en pleine lumière.

A bientôt.